

LE BRIGADIER

ARTS DE LA SCÈNE PASSÉS EN OCCITANIE - TOULOUSE - OCCITANIE

Portrait
**LOUIS
DREYER**

Portrait
**LOTILDE
ESME**

Reportage
**LE MERVERSIBLE
EAU, LA TERRE,
FEU SACRÉ**

TOULOUSE :
**ENFIN SA
BIENNALE !**

F:5.50 € - RD



#36

sept-oct 2019

CAP SUR L'AUSTRALIE

Après avoir récemment consacré des focus à New York, Israël ou encore l'Italie, le théâtre Garonne propose en cet automne de partir à la découverte de l'Australie, île-continent dont la production théâtrale (au sens large) reste peu connue en France. Intitulé *Australia Express*, ce panorama des antipodes comprend trois pièces aux esthétiques très différentes qui, chacune à sa singulière manière, s'avèrent représentatives de la créativité de la scène locale contemporaine. Jérôme Provençal

© Bryony Jackson



1. CRÉER DU LIEN

Dans la pratique du bondage, « Bunny » est le doux surnom dont est affublée la personne qui se fait ligoter. Pièce saisissante conçue et interprétée par Luke George et Daniel Kok, deux performeurs qui s'appliquent depuis plusieurs années à tisser de nouveaux liens avec les spectateurs, *Bunny* s'articule autour de la question suivante : et si chaque spectateur/trice de théâtre était un « Bunny » ? Orchestrée avec un tact extrême par les deux maîtres de cérémonie, au centre de l'action, cette installation/performance participative invite chacun(e) à se mêler à une expérience de bondage collectif, à l'un ou l'autre bout de la corde. D'une grande intensité suggestive, elle tend vers une forme d'éveil cathartique en (dé)novant une communauté éphémère dans laquelle chacun(e) prend pleinement conscience de la présence des autres.

Bunny
28 septembre
Théâtre delacité

HELLO,



© Paulo Pacheco

2. CREUSER LE RÉEL

Fondée en 1994 et dirigée par l'acteur et metteur en scène Adriano Cortese, la Ranters Theater Company occupe une place de premier plan dans le paysage théâtral australien. Menant une recherche expérimentale, elle crée des pièces qui cherchent à déjouer les conventions – scéniques ou sociales – pour atteindre le cœur de l'identité humaine. Accueillie pour la première fois en France, elle y présente *Intimacy*, pièce dont le texte a été écrit à partir d'échanges avec des passants rencontrés le soir au long d'une rue très animée de Melbourne. Alliage de trivial et d'existential, le récit ainsi composé est restitué sur scène par trois acteurs dans un dispositif épuré (quelques accessoires, de la vidéo) et ludique. Ouvrant de subtiles brèches dans des vies ordinaires, la pièce explore avec une vive acuité les notions d'intimité et d'altérité.

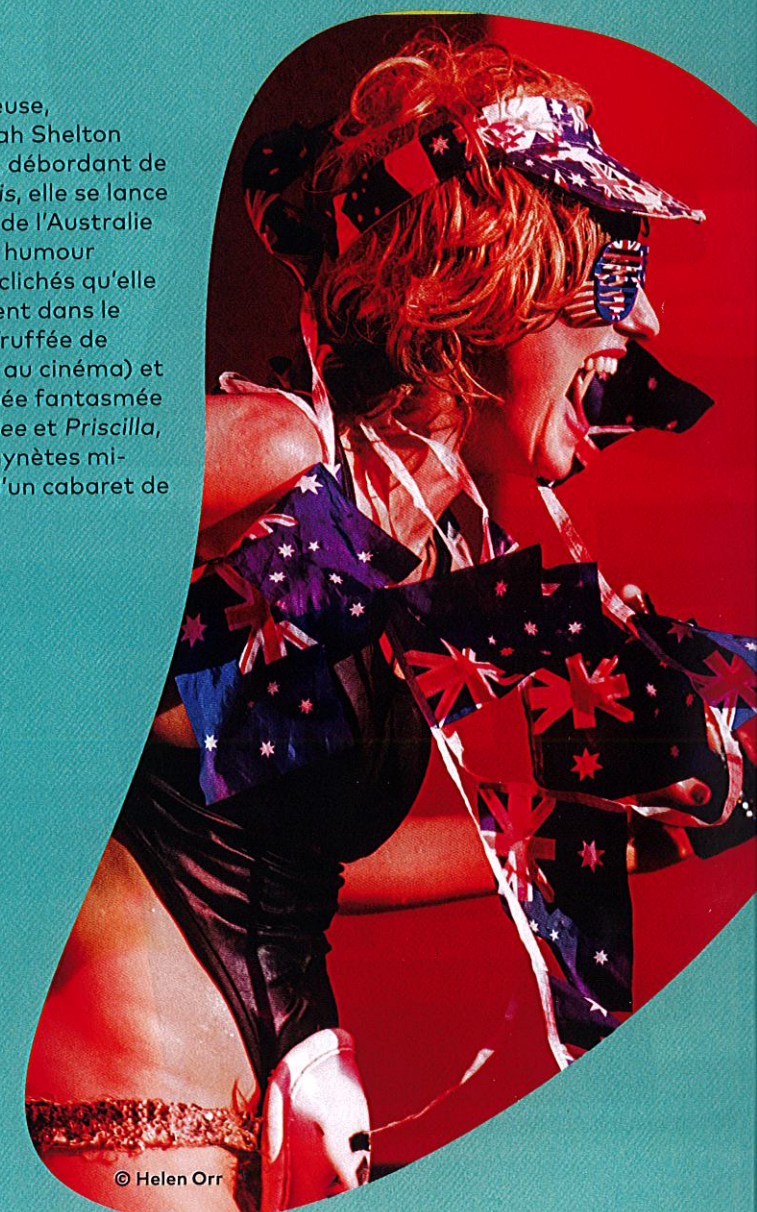
Intimacy
16 au 19 octobre
Théâtre Garonne

3. OSER L'EXCÈS

Jeune performeuse aussi fougueuse que frondeuse, codirectrice du collectif d'artistes Polytoxic, Leah Shelton développe un univers féministe haut en couleur, débordant de truculence et d'irrévérence. Avec *Terror Australis*, elle se lance dans une équipée sauvage en solitaire au cœur de l'Australie profonde. Sans peur et sans tabou, armée d'un humour ra(va)geur, elle dégomme allègrement tous les clichés qu'elle croise en cours de route et rentre vigoureusement dans le lard de la gent masculine blanche dominante. Truffée de références à la culture populaire (en particulier au cinéma) et menée tambour battant, cette jubilatoire épopée fantasmée – quelque part entre *Mad Max*, *Crocodile Dundee* et *Priscilla, folle du désert* – fait défiler d'extravagantes saynètes mi-kitsch mi-trash qui semblent surgir tout droit d'un cabaret de la quatrième dimension.

Terror Australis
18 et 19 octobre
Théâtre Garonne

Australia Express / 16 au 19 octobre
Théâtre Garonne, 1, avenue du Château-d'Eau,
Toulouse / 05 62 48 54 77
www.theatregaronne.com

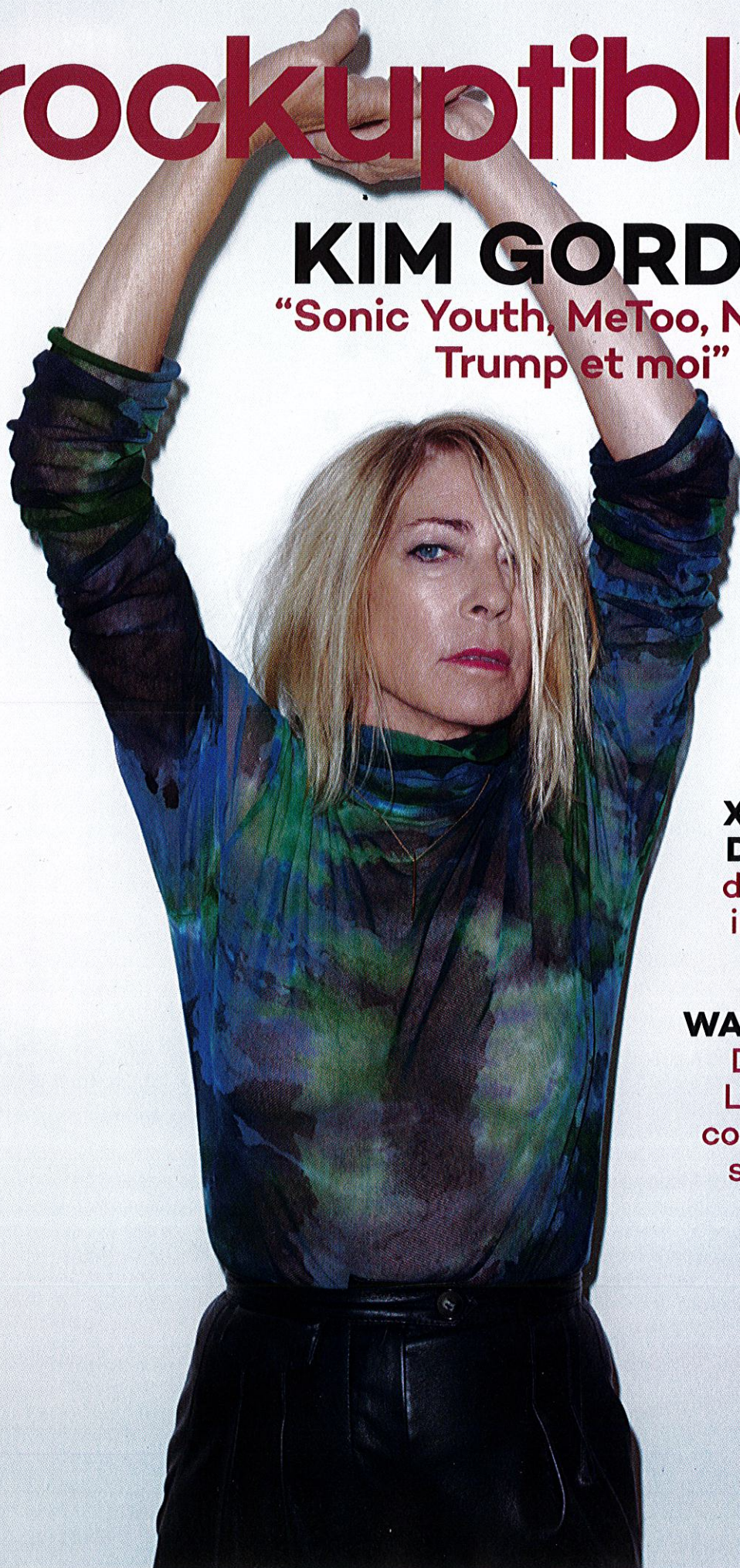


© Helen Orr

les Inrockuptibles

KIM GORDON

“Sonic Youth, MeToo, Nirvana,
Trump et moi”



**XAVIER
DOLAN**
dialogue
intense

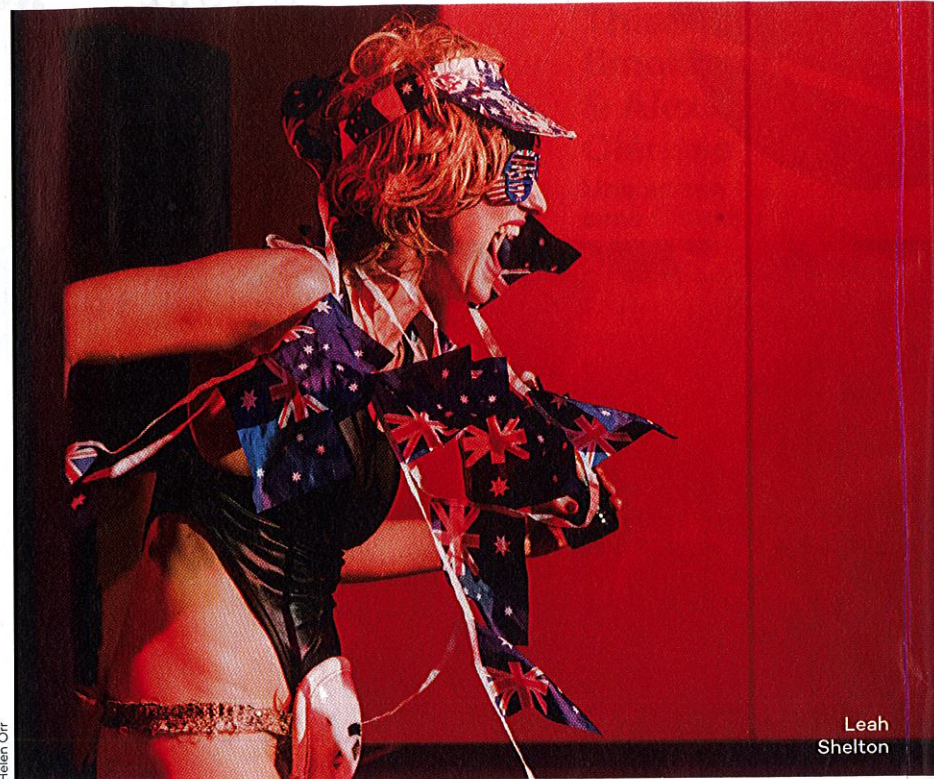
WATCHMEN
Damon
Lindelof
commente
sa série

N° 1246 DU 16 OCTOBRE 2019

Allemagne 6,20 € - Bahreïn 17,90 € - Belgique 5,80 € - Canada 9,70 CAD
DOM 6,70 € - Espagne / Grèce / Italie 6,10 € - Liban 15 500 LBP
Luxembourg 5,80 € - Maroc 49 MAD - Maurice 14,740 € - Portugal 5,70 €
Royaume-Uni 7,40 GBP - Sénégal 3 900 XAF - Suisse 9,40 CHF
TOM 1 300 XPF - Tunisie 8 TND



M 02565 - 1246S - F. 5,20 € - RD



Helen Orr

Leah Shelton

L'Australie pour les nuls

Chaque édition du Festival des Arts de Bordeaux invite des artistes internationaux à se présenter pour la première fois en France. Cette année, *Terror Australis* de Leah Shelton s'amuse de clichés australiens.

"VOUS IGNOREZ MANIFESTEMENT LA RÈGLE NUMÉRO 1 DE L'OUTBACK AUSTRALIEN : NE JAMAIS S'ARRÊTER !" Et elle ne s'arrête jamais,

l'amazone rideuse de pole dance Leah Shelton, qui passe à la moulinette de sa sensualité burlesque et engagée les clichés sur la société australienne. Très inspirée par les films d'horreur et le cinéma de Tarantino, Leah Shelton, codirectrice artistique de la compagnie australienne Polytoxic, présente pour la première fois son travail en France, à Bordeaux, travail qu'elle situe volontiers à la croisée de l'anti-cabaret, du théâtre, de la danse et de la performance... A ceux qui rêvent d'un safari au cœur de la culture et du folklore australiens, la danseuse

performeuse convie à un *"fucked up outback Contiki Tour that hacks Australia to pieces..."*, une jolie promenade de santé en somme... *"Afin que vous puissiez vous détendre et explorer le monde avec de jeunes voyageurs comme vous"*, comme dit le voyageur australien Contiki sur son site internet...

Mais, comment dire, s'il est parfois des chasses aux kangourous sur les terres arides et ocre de l'arrière-pays australien plus surprenantes que d'autres, celle-ci enchaîne sans s'arrêter et avec frénésie les séquences de la vie quotidienne, comme autant de cartes postales jetées à la volée. Ce safari cabaret, *Songe d'une nuit d'été* version aussie où l'on croise de drôles d'ânes, se veut aussi une plongée torride,

Une plongée torride, horrifiante et burlesque au cœur de l'identité mâle, toute de patriotisme exacerbé

horrifiante et burlesque au cœur de l'identité mâle, toute de patriotisme exacerbé. L'on y croise aussi des dingos (les chiens) et des crétins (les mâles). Leah Shelton jongle avec les clichés dans un pur esprit de divertissement. Il n'y a pas ici de sous-texte politique, mais un véritable show à l'américaine, enchaînant images sucrées, farces érotico-burlesques et numéros clownesques, comme dans une soirée diapo post-safari.

Interpellant gentiment le public, faisant monter sur scène le type chauve du premier rang pour une interprétation plastique de *Crocodile Dundee*, sautant dans une valise pour faire un numéro de jambes à trois ou bien encore tournoyant, perchée à son étendoir à linge servant tour à tour d'espace de projection et de pole dance, Leah Shelton non seulement ne dénonce pas les clichés dont elle s'empare, mais les érige en vérité première.

Face à cette façon burlesque et presque potache de parler des mouvements profonds qui parcourent nos sociétés, le Festival des Arts de Bordeaux propose d'autres manières de dire le monde, comme avec le *Concours européen de la chanson philosophique* de Massimo Furlan, qui ne manque pas de dérision tout en célébrant la pensée. Ou bien avec *Retour à Reims* de Thomas Ostermeier, une plongée bouleversante et d'actualité dans l'œuvre émouvante de Didier Eribon. Il y a aussi *Rebota rebota y en tu cara explota* de l'Espagnole Agnès Mateus, actrice de Rodrigo García, qui, avec force et drôlerie, explose les clichés et offre une échappée salutaire à la pensée dominante. **Hervé Pons**

Terror Australis de Leah Shelton, du 18 au 19 octobre, Théâtre Garonne, Toulouse **Festival des Arts de Bordeaux** jusqu'au 20 octobre

De Marivaux à Mao

L'île des esclaves professe la paix sociale grâce à un camp de rééducation. Jacques Vincey en profite pour convier chacun à l'autocritique.

Pavé lancé dans la mare de l'ordre social de l'Ancien Régime, *L'île des esclaves* questionne le pouvoir absolu de la noblesse sur ceux qui la servent plus de cinquante ans avant la Révolution française. Défendant la cause de l'entente entre les classes, Marivaux invente en 1725 une île utopique où l'obligation d'échanger les rôles entre maîtres et esclaves permet de prendre acte des efforts des nantis pour s'amender et de la capacité des démunis à pardonner. Il pourrait bien s'agir du premier centre de rééducation de l'Histoire, et la comédie en un acte s'ouvre d'une invite à se livrer à une autocritique digne du temps des Gardes rouges. Avec une belle dose d'humour pince-sans-rire, Jacques Vincey ouvre le bal en voix off avec un prologue impudique où il partage ses doutes et avoue monter des pièces parce qu'il n'est pas sûr de bien les comprendre. Confiée à une troupe de jeunes comédiens, la représentation brille d'une limpide incarnation dans l'imaginaire duvetueux d'une île de flocons de coton tombés du ciel. Nul ne devant échapper à la règle, reste aux interprètes à se confesser dans un drolatique épilogue où ils acceptent de mettre leur âme à nu. Des espoirs de Marivaux à la terreur de Mao, cet appel à un *revival* de la Révolution culturelle s'avère aussi joyeux que cruel dans un crash test qui soumet les idées d'hier aux débats d'aujourd'hui. **Patrick Sourd**

L'île des esclaves de Marivaux, mise en scène Jacques Vincey, en tournée jusqu'au 5 mai

Peter Friedl Teatro

CARRÉ D'ART, NÎMES
www.carreartmusee.com

25 octobre 2019 - 1 mars 2020

INTRAMURS

www.intratoulouse.com

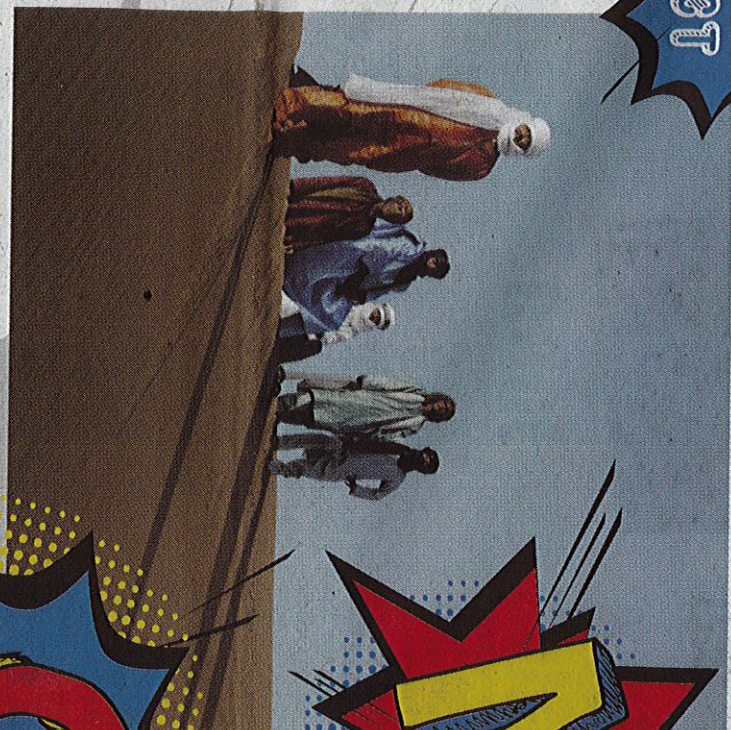
> Le métroculturel toulousain / n°446 / gratuit / octobre 2019 <

MOISSAO ET HORS LES MURS

SAISON 19/20

26
OCT

TINARIMEN



© DR

21
NOV

VIOLONS BARBARES
PULCINELLA ET MARIA MAZZOTTA



© Lionel Pesqué

© DR

22
NOV

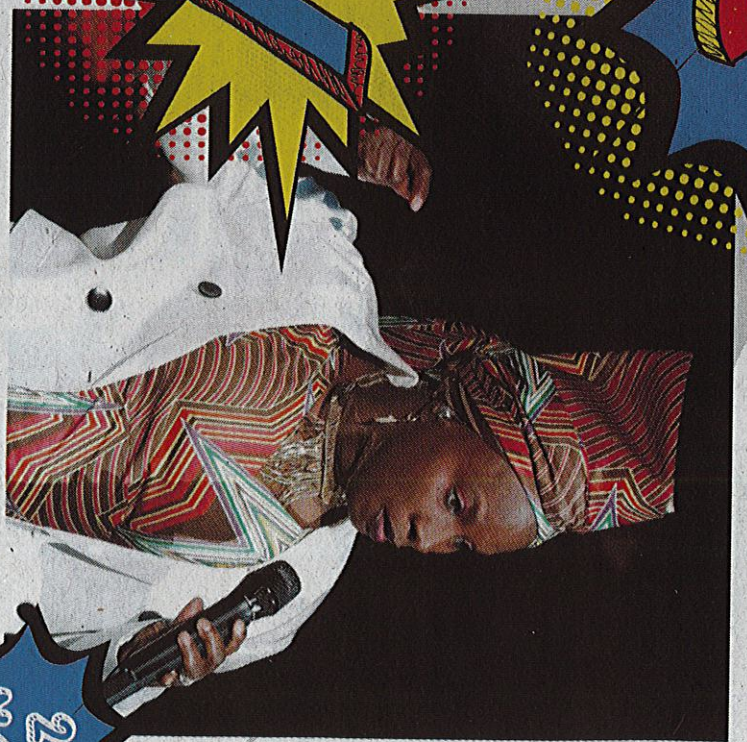
CORNELLE



© Kévin Millet

27
NOV

ANGELIQUE KIDJO



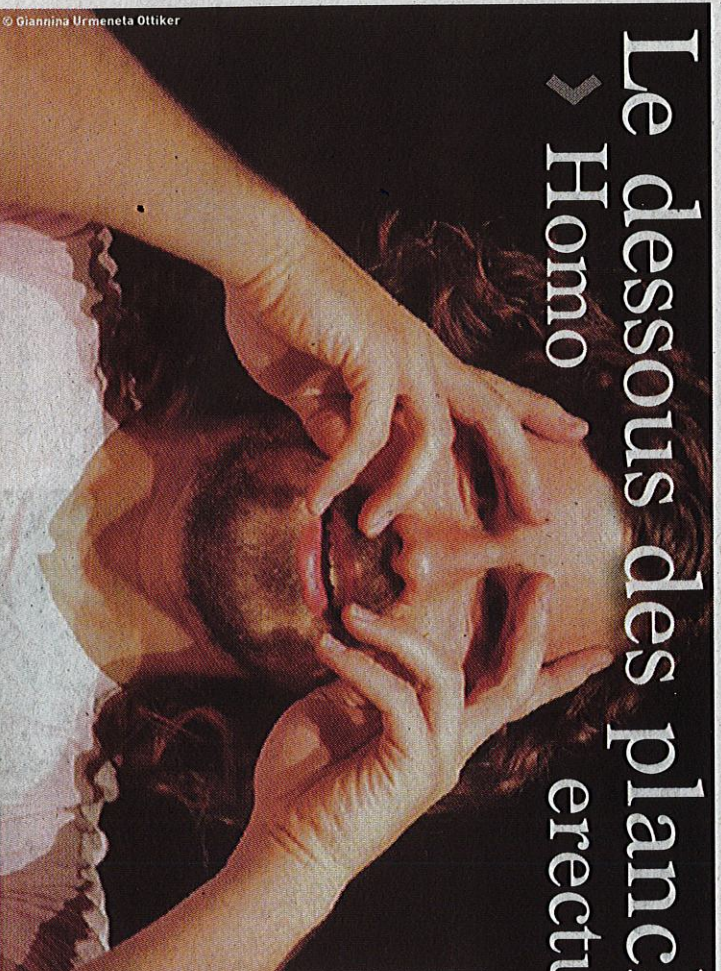
© DR

Licences M.C.V. : n° 2-1065448 - n° 3-1065449 - n° siret : 339 763 781 000 12 - Graphisme sebon

WWW.MOISSAO-CULTURE.FR



Le dessous des planches > Homo erectus



© Giannina Urmeneta Ottiker

Retour au Théâtre Garonne de Bryan Campbell avec son solo "Janitor of Lunacy : A Filibuster", dans le cadre de la "Biennale internationale des Arts vivants".

ACTUS DU CRU
 ❖ **AUTEUR DU CRU.** Joël Fauré sera sur la scène du Théâtre de Poche à Toulouse (10, rue d'El Alamein, 05 61 48 25 52) les jeudi 24 et vendredi 25 octobre à 20h30 avec un spectacle intitulé "Fauré s'essaye à dire...". Notre homme est auteur de plusieurs pièces de théâtre et de plusieurs ouvrages, il a obtenu le prix de l'Académie du Languedoc 2018 pour son livre "J'ai bien connu Breil" paru aux Éditions Un autre Regard. « Je souhaite vous faire partager le plaisir que j'ai eu avec les mots joliment agencés par ces femmes et ces hommes qui nous ont précédés. Ils ont pour nom Molière, La Fontaine, Aragon, Pagnol... Ces mots, ces phrases, je les ai vus, lus, retenus, et je souhaite les replacer devant vous... » Au cours de cette soirée nous entendrons aussi Charles Baudelaire, Marie Noë!, Barbara, Raymond Devos... Plus de plus : <http://theatredepoeche-toulouse.hautefort.com/>

Danseur américain installé en France, Bryan Campbell a déjà présenté au théâtre Le Vent des Signes sa performance fleuve "Janitor of Lunacy : A Filibuster", au terme d'une résidence de création aux Bazis, en Ariège. Il revient aujourd'hui au Théâtre Garonne, dans le cadre de la "Biennale internationale des Arts vivants", avec cette épreuve physique d'une durée de cinq heures, au croisement de la chorégraphie et du texte. Si les créations du chorégraphe ont toujours été traversées par une veine politique, il aborde aujourd'hui frontalement la chose par le biais d'un procédé inscrit dans la Constitution des États-Unis : le filibuster. « Aux États-Unis, un sénateur peut parler jusqu'à la fin d'une séance pour bloquer une loi, forçant la reprogrammation de cette loi à une date ultérieure. Quand ils prononcent un fil-

buster, les sénateurs doivent parler sans discontinuer. Ils ne sont pas autorisés à aller aux toilettes, et ne peuvent trouver un soutien physique qu'en prenant un léger appui sur le pupitre avec les mains car il leur est interdit d'y poser les coudes. Ils suivent une préparation physique et portent des baskets et des couches pour pouvoir assumer les exigences de cette performance », explique Bryan Campbell.

Dans "Janitor of Lunacy : A Filibuster", le performeur se tient debout durant toute la représentation, face au public, lequel est invité à assister au début du discours, mais pourra à sa guise quitter la salle pour se détendre les jambes, et y retourner autant de fois qu'il le souhaite. Pour Bryan Campbell, cette performance « C'est un peu voler le geste politique de l'État, mais à la manière d'un dictionnaire qui s'adresse aux dictionnaires. Ce n'est pas

l'imitation d'un sénateur s'adressant à d'autres sénateurs, mais l'expression de choses qui traversent mon corps et qui pourraient atteindre celui du spectateur, des choses qui me font réagir et qui pourraient provoquer une réaction chez le spectateur ». Du corps, il sera donc beaucoup question dans la sélection de textes écrits par Bryan Campbell ou par d'autres, que l'interprète donnera à entendre sur le mode du discours, de la confession intime, de la lecture poétique ou littéraire, de l'énumération, de la chanson, etc. Une expérience aux allures de mise à l'épreuve, à vivre absolument jusqu'au bout pour en mesurer toute l'intensité.

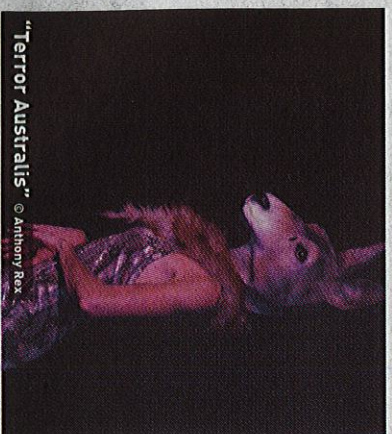
LES AILES DU PLAISIR. À Toulouse, l'ENAC — École Nationale d'Aviation Civile — possède son lieu culturel qui propose à l'année une programmation éclectique et gratuite. En effet, le Centre Culturel Léonard de Vinci (7, avenue Édouard Belin, 05 62 17 45 00) accueillera les spectacles suivants jusqu'à décembre : Alchimix, concert de musique originale entre handpan, guembri et human beatbox (mardi 15 octobre à 21h00) ; "Francis ? Frantz", pièce de théâtre de La Compagnie Humaine (jeudi 7 novembre à 14h00) ; "Templum musical" où participeront élèves et personnels de l'ENAC (jeudi 28 novembre de 12h00 à 14h00 et de 19h00 à 24h00) ; "Huitième jour", spectacle de cirque contemporain par La Mob à Sisyph (jeudi 12 décembre à 21h00). Réservations obligatoires au 05 62 17 45 00 ou www.enac.fr

> "KISS & CRY"
 Sur un quai de gare, une femme tente de se souvenir des personnes aimées et égarées dans les petits trous de sa mémoire. De son premier et éphémère amour, nulle trace de visage ou de nom, mais une main. À partir de cette idée simple et belle comme la poésie, la chorégraphe **Michèle Anne De Mey** et le cinéaste **Jaco Van Dormael** ont imaginé à la fois une chorégraphie pour cinq doigts, un film en train de se faire sous les yeux du public et une plongée dans la mécanique du rêve. Un objet poétique bouleversant et fragile comme un souvenir, présenté dans le cadre de la "Biennale internationale des Arts vivants".

• Du jeudi 3 au samedi 5 octobre, 20h30, à *Odysseid* (4, avenue du Parc, Biagnac, 05 61 71 75 10, odysseid.com)

À la croisée des mondes

> « Australia Express »
 Spectacles, films et rencontres sont au menu de ce rendez-vous imaginé par la Théâtre Garonne.



"Error Australis" © Anthony Bea

Toujours à la recherche d'aventures artistiques hors du commun, le Théâtre Garonne a imaginé une programmation pour découvrir l'Australie à travers ses créateurs, des artistes qui évoluent dans un univers à la croisée des mondes : les influences de l'Asie voisine, le regard rendu vers les États-Unis et les mémoires européennes s'y mêlent en des combinaisons toujours surprenantes, avec des nuances typiquement locales. Une étrangeté qui rend la scène australienne si unique... « *Australia Express* » propose un programme de spectacles, films, et rencontres proposés par le Théâtre Garonne, en partenariat avec la Cinéma-thèque de Toulouse, l'Université Jean-Jaures, etc. Un cycle de rencontres se déroulera ainsi à l'Université Jean-Jaures dans le cadre du colloque Federal Theater Project. La Cinéma-thèque de Toulouse invite à une plongée dans le cinéma fantastique australien pour apprécier une approche singulière du genre profondément ancrée à son territoire : de sa topographie à sa culture. Avec sa faune et sa flore spécifiques, sa rudesse, sa mythologie aborigène qui filtre avec la magie et une colonisation marquée par la violence, le cinéma australien a inventé un fantastique qui prend directement racine dans la nature. Dans le genre, la nature est habituellement le théâtre du fantastique. Dans le cinéma australien, elle en devient actrice.

contres de fortune provoqués par Adriano Cortese à Fitzroy Street, une place incontournable de la vie nocturne de Melbourne, avec ses bandes de fêtards, ses bars à concert, ses discothèques et autres lieux de loisir. Le directeur artistique et dramaturge de la Compagnie Ranters Theatre a choisi d'y rencontrer de parfaits inconnus, le temps de vider quelques verres, et d'échanger quelques confidences... Cortese et les membres de la compagnie ont écrit un texte qui raconte tout autant de ces "intimités" qu'il pose de questions éminemment liées au théâtre : qu'est-ce qui pousse des étrangers à ce degré de sincérité, ou — c'est selon — de mythomanie ? Que livre-ton de soi-même lorsqu'on se raconte ? Quelle part de vérité ? De mensonge ? De mise en scène — plus ou moins volontaire ? Et comment cette

étrangeté transforme ceux qui la croisent ? Ranters est une compagnie emblématique de la scène australienne et "Intimacy" révèle la quintessence de leur art. Issue de la scène underground et inspirée au charisme écœurissant, Leah Shelton présente de son côté "Terror Australis" (Shelton, road trip sauvage et échoué, conçu en « réponse à une vision du monde monoculturelle et nationaliste qui a tendance à s'imposer de plus en plus, tant en Australie que dans le monde entier », assure-t-elle. Avec cette création mouvementée, l'artiste se demande « en quoi cette vision auto-centrée se fonde sur une peur de "l'autre" et sur la manière dont cette peur et cette paranoïa sont représentées dans la culture dominante. "Terror Australis" est une critique politique de l'iconographie australienne — la brutalité du nationalisme, de la colonisation, du racisme et de la misogynie, fabriquée par notre culture populaire dominante. À travers la comédie, le cabaret et le rituel, je reproduis et présente des clichés et des stéréotypes, invitant le public à rire des tropes culturels emblématiques tout en me demandant pourquoi nous rions et pourquoi ces clichés sont relayés ».

❖ CHANGEMENT DE NOM ET NOUVELLE AVENTURE COLLECTIVE. En cette rentrée 2019, le Centre culturel de Ramonville devient **Le Kiwi** et chamboule sa saison culturelle. En effet, la mairie de Ramonville a confié le pilotage du centre culturel à l'association ARTO (saison itinérante et festival de rue) qui coordonne ce nouveau projet : Le Kiwi - Espace d'expérimentations culturelles et sociales. « Cette nouvelle aventure se tourne vers la jeunesse et les arts de la rue, animée par une envie profonde d'expérimenter des actions avec les habitants/les et des structures complexes. Une ouverture qui part d'un port d'attache, le Kiwi, pour rayonner dans les communes alentours et bousculer le quotidien ! » La saison du Kiwi — en salle et hors les murs — est divisée en deux parties : la première commence ce mois-ci et se clôturera par le festival jeunesse "Les Extras" le 21 mars. Elle sera ponctuée de spectacles aussi surprenants que magiques à découvrir en famille ou entre ami(e)s : cirque, théâtre, danse, marionnettes... Parallèlement, moult surprises seront proposées par ARTO et ses partenaires, à savoir des résidences, expositions, sirops-philos, rencontres passionnées, fêtes, goûters musicaux, ateliers de pratiques, débats, marchés de producteurs et bien plus encore. Le Kiwi lancera sa saison le samedi 19 octobre à partir de 17h00, avec plein de surprises et un concert festif théâtralisé du Big Ukuléle Syndicats à 21h00 (entrée libre). Plus de plus : www.festival-ramonville-arto.fr ou www.ramonville.fr

la terrasse

Terror Australis par Lea Shelton

Présenté à la Commune dans le cadre du festival d'Automne, le seule en scène *Terror Australis* passe à la moulinette l'imaginaire pop de l'Australie, dans un cabaret mi-kitsch, mi-gore, à l'humour ravageur.

Au Théâtre du Pont-Tournant, le FAB//Festival International des Arts de Bordeaux Métropole nous a emmenés dans une drôle d'Australie. Bienvenue dans cette ancienne colonie pénitentiaire anglaise, avec son *bush* et son *outback*, intérieur du pays désertique, brûlé par le soleil, à l'entrée bornée d'un monolithe rouge – comme un avertissement -, peuplé de dingos, de kangourous et de multiples autres dangers que bravent rarement les autostoppeuses. Ici les chiens sauvages mangent des bébés vivants et les hommes peuvent cacher des machettes sous leur siège conducteur. Ici les femmes hurlent régulièrement de terreur et se répartissent entre aguicheuses danseuses de cabaret et jeunes filles fragiles en robes longues et blanches. Poupées sexuelles ou poupées tout court, elles vivent dans un monde hyper phallocrate, où l'on sort son fusil aussi vite que les bières, où se mélangent excès de testostérone et de vin blanc, et où l'on ne jure que par le travail et les muscles. Souvenons-nous par exemple, suggère Lea Shelton, d'un des groupes phares du rock australien, *Men at work*, et de la production cinématographique nationale la plus célèbre, *Crocodile Dundee*.

Un vrai spot touristique à l'envers

L'extravagante performeuse de *Terror Australis* serait, elle, plutôt du genre *Priscilla folle du désert* – le côté drag queen en moins. Et c'est sur le fameux *Thunderstruck* d'AC/DC que son spectacle démarre (qui nous rappelle au passage les origines australes de l'international groupe de hard). Avec un séchoir en tourniquet, où pendent draps, culottes gaines et soutiens-gorge rembourrés, dont elle transforme le pied en barre de pole dance, cette grande blonde élancée aux formes fines et fermes de danseuse de cabaret dit beaucoup d'une certaine binarité qui paraît guetter les femmes australiennes : objets de prédation ou faibles créatures que l'on protège en les maintenant au foyer. A coup de parodies de films de série B, de récits glaçants aux allures documentaires et de chorégraphies animales absurdes – un dingo joue au cricket avec une tête de bébé, un kangourou roue de coups l'homme qui tente de l'achever – Lea Shelton, sans prononcer un mot du spectacle, raille la peur que peut générer l'imaginaire pop de ces terres australiennes. Danseuse et comédienne qui n'a pas froid aux yeux, à l'humour noir tendance gore, elle est soutenue pour cette tournée française par les organismes du gouvernement australien et de l'Etat du Victoria. On pourrait s'en étonner tant l'image qu'elle renvoie de l'Australie peut paraître négative, un vrai spot touristique à l'envers. Mais aussi s'en féliciter, tant elle donne à voir que de cette île colonisée de force peut surgir un humour volcanique et véritablement ravageur.

Eric Demey, Publié le 7 octobre 2019

L'insatiable

L'art, principe actif

Voilà ce dont il est question : la violence envers les femmes ne consiste pas seulement en agressions physiques (meurtre, viol, coups, humiliation). La brutalité matérielle est préparée, légitimée, par des productions culturelles massivement misogynes et stéréotypées. Un certain cinéma et des pratiques sociales diverses martèlent toujours ce slogan implicite : la femme est une chose aux mains d'hommes à l'impunité garantie.

La domination masculine réelle (matérielle, sociale, politique) s'appuie sur la suprématie dans le *signifiant*. Il ne faut pas seulement que les femmes aient des salaires inférieurs, qu'elles n'accèdent pas aux postes à pouvoir et à responsabilité. Elles doivent être convaincues que c'est l'ordre naturel des choses. Le matraquage idéologique constant, iconique et symbolique, facilite l'acceptation de la soumission. Chaque publicité fait de la réclame pour une marchandise mais aussi pour un mode de vie, un comportement, une vision du monde. Rabâcher inlassablement que les femmes sont *objet*, les en persuader intimement, c'est faire en sorte qu'elles participent à leur aliénation. La propagande misogyne justifie *après coup* l'inégalité et rend possible son installation et son extension. L'émancipation des femmes suppose donc, outre l'égalité salariale et les mêmes droits sociaux, économiques et politiques, qu'elles subvertissent les *signifiants* de la domination.

Mais la subversion est une manipulation subtile du signifiant qui mobilise les mêmes ressorts que la propagande. C'est un retournement : le message initialement destiné à asséner le point de vue masculiniste – l'homme est le maître – est à la fois maintenu et renversé en devenant objet pour un autre sujet – la femme qui conteste cet ordre. La domination demeure, mais comme un signe à conquérir et transformer. Le pouvoir sur la réalité sociale commence par le règne sur le signifiant.

Caractérisée par une subtile connivence, la subversion implique toujours un non-dit que l'on ajoute mentalement à sa perception de la scène, ou de l'image. Comme l'ironie, cette interprétation présuppose ce qu'elle est censée susciter : une position de recul, de distance, un pouvoir intellectuel de se détacher du premier degré, un acte volontaire de passer au second. Sans ce pouvoir déjà installé, aucun effet de subversion n'aurait lieu. Ainsi, l'ironie et la subversion sont des pratiques sociales tolérées par le pouvoir dominant – sa domination n'est pas si grande puisqu'on ose s'en moquer ouvertement. La subversion requiert cette complicité entre l'autrice, la comédienne, et le public. Chaque spectateur réagit en fonction de sa situation sociale et de son intelligence des rapports de pouvoir, celle-ci étant conditionnée par celle-là.

Le cinéma d'horreur propose toujours la même jouissance : une femme poursuivie, torturée, humiliée, baignant dans le sang, traquée par des hommes sadiques totalement psychopathes. Sur scène, cris d'horreur exagérés et falsifiés par un corps secoué de spasmes parodiques, récit flottant entre le témoignage et le scénario de film, l'évocation de la machette, la piste anonyme dans la forêt perdue, tous ces traits, de bric et de broc, tendent à ridiculiser le stéréotype du film de terreur. Et à pointer la jouissance *spectatorielle* des scènes sadiques, même lorsque l'héroïne s'en tire finalement, voire se venge dans un bain de sang.

Le base-ball, activité très masculine, est joué ici avec des têtes de bébés en plastique. Gag macabre. Le mariage est une institution misogyne : la femme est une marchandise prise dans un système d'échange. Leah Shelton la montre en robe crinoline qui gonfle les jambes (une turgescence blanche, virginale, prête pour la défloration), soulignant qu'elle est une proie dont la valeur sociale réside au-dessous de la ceinture. L'imagerie de bonheur de pacotille est brocardée par un accessoire grotesque qui dit la vérité du mariage : la saucisse grillée (!). Un mariage, n'est-ce pas un grand barbecue ? Ce spectacle oscille entre le manifeste féministe et l'enquête ethnographique.

Elle se déguise en animal : thème classique de l'iconographie misogyne. Pour beaucoup d'hommes, la femme est un animal de compagnie (cf. l'histoire millénaire des représentations animales des femmes). Leah Shelton détourne cette pratique de l'animalisation sociale et politique de la femme en une chorégraphie où elle affirme le pouvoir créateur de la femme. C'est aussi une performance : la danse légère de la Sirène-Kangourou est un petit bijou, qui n'oublie pas d'être drôle. Le Dingo, perçu comme mâle, est singé et raillé comme un symbole de l'Australie. Le nationalisme machiste et xénophobe est parodié par Leah Shelton qui gonfle ses biceps et jette à la face du public des « fuck off » pleins de conviction. Le baptême final à la bière s'inscrit dans cette reprise parodique des clichés politiques et sociaux du machisme qui se veut anti-art, l'art étant l'apanage des femmelettes. Tout cela en convoquant l'imagerie corporelle du clown : un corps sentimental, capable de porter tristesse et joie ensemble, un mélange nuancé et anti-manichéen.

Leah Shelton est une actrice autrice puissante et audacieuse : une pertinence politique et esthétique, une performance physique, un rythme sans temps morts, l'appropriation d'une certaine violence. S'il n'y a guère de doute au sujet de la jouissance joyeuse de l'autrice actrice, la question se pose de la capacité du spectacle à atteindre un public qui n'est pas déjà au parfum, déjà *déniaisé*. En écho à *King Kong théorie* de Virginie Despentes, elle affirme l'appropriation réelle de la violence par les femmes. Une bonne partie du spectacle est violence : celle des images et des discours, des faits sociaux qui forment la domination masculine, et aussi vigueur de leur démantèlement. Mais ce n'est pas la même violence dans les deux cas : celle de la libération est déterminée par la résistance de ceux qui nient la légitimité de la liberté des femmes. Ce spectacle est un sacrilège explosif, une destruction et un piétinement des objets de la culture *schlock*. les produits culturels de pacotille, les navets, les émissions de télé sordides. Toute une idéologie de la virilité, de la force pure, flinguée par la surpression spectaculaire. Leah Shelton c'est King Kong au pays des

« schlock ». Elle déploie une séduction constante. Mais, d'une part, il n'est pas sûr que le gang international des hommes qui croient encore à la virilité ne cherche pas à la faire taire. D'autre part, ça reste un spectacle : une représentation dont la réussite sociale, l'étendue de la réception, est conditionnée par le champ historique contemporain environnant.

De là à dire que l'effort de séduction, portée par un corps de chair « parfait », fournit un argument ambigu, capable d'être lu comme la soumission à l'impératif réifiant de *beauté*, il y a un pas que je ne saurais franchir. En revanche, il n'est pas interdit de voir dans ce spectacle une exploitation de thèmes politiques féministes dont la légitimité rend à peu près obsolète toute tentative de critique. Or, la question n'est pas de savoir si l'on approuve, mais de savoir ce que l'on éprouve et pourquoi on l'éprouve. A quoi peut bien servir une adhésion (ou un rejet) sans analyse ? L'hédonisme a ses droits, mais aucun plaisir n'empêche que le monde social, politique, historique, contribue à la production locale de ce plaisir.

La critique bourgeoise consiste à nier le conditionnement social des vécus intimes, à nier l'existence du monde réel, et à privilégier la position qui caractérise un moi-sujet souverain (une « robinsonnade » qui rend aveugle aux souffrances des autres, devenus objets). Cette jouissance implique une dénégation du réel, faisant apparaître la femme-objet comme le parangon de l'aliénation spectaculaire choyée par la bourgeoisie. En relève la limitation du jugement à l'alternative « j'aime » « j'aime pas ». Une critique *a posteriori*, analytique, fait partie de la vie sociale du théâtre, de sa réception. La quasi-disparition de la vraie critique manifeste le triomphe de l'idéologie capitaliste d'un théâtre-marchandise, à vendre et à consommer.

Un aspect est à cet égard significatif : l'usage de la quasi-nudité. Outre le culot et l'audace qu'il indique, ce signe esquisse une position de *voyeur*. Le corps de chair dévoilé dans une œuvre d'art neutralise les usages sexuels, mais il n'est guère possible d'éviter leur image, car la cible, c'est le « voyeur » : il faut bien le convoquer pour le dénoncer. Le fait que ni le sexe ni les seins ne sont dévoilés est ici une façon de susciter « l'idée » du regard voyeur, c'est-à-dire autre chose qu'un regard voyeur effectif. Cette subtilité suppose un spectateur auto-analytique. Ce spectacle s'appuie sur un public globalement néo-freudien, et néo-marxiste au sens où la critique du capitalisme est devenue une critique du patriarcat (cf. les penseurs du courant de « la critique de la valeur », par exemple Silvia Federici).

Jean-Jacques Delfour, 27 OCTOBRE 2019

**Vu au théâtre Garonne, 18-19 octobre 2019,
dans le programme « Australia Express »
du 28 septembre au 7 décembre 2019.**